

CONDITIONS:

BONNEMENT

En an ---- \$ 0.50

Six mois ---- 0.25

Un numéro -- . 1c

L'abonnement est
payable d'avance.

CONDITIONS:

ANNONCES

r ligne

Première insertion, 10c

Ins. subséquentes, 5c

Remise libérale
aux annonceurs à long
terme.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Le vrai peut qu'quelcfois n'être pas "vrai sans blague." — BOISL'EAU

H. BERTHLOT, Rédacteur.

GODIN, MONDOU & Co., Editeurs-Propriétaires.

FEUILLETON.

VŒUX ACCOMPLIS.

ROMAN CANADIEN

(SUITE.)

Trainé à la suite de l'armée, et souffrant mourant de faim, transféré de village en village, malade et maltraité, ce n'était qu'après deux années de misère qu'il avait rencontré des officiers français, qui l'avaient tiré de l'affreuse position où il se trouvait entre les mains d'un capitaine américain qui se vengeait journallement de la mort de son fils, égorgé par les sauvages. Enfin il avait été conduit à Philadelphie, où il attendait qu'un échange de prisonniers lui permit de revenir en Canada. Cependant il ne perdait pas de vue qu'il devait être rendu à Montréal le premier décembre, et à mesure que le jour approchait il devenait de plus en plus impatient de l'exil où il était retenu. Un officier américain avec lequel il s'était lié intimement, lui inspira assez de confiance pour qu'il lui fit part de ses aventures et de la dure nécessité où il se trouvait, ou de perdre l'espoir d'un mariage qui devait faire son bonheur, ou de revenir à Montréal à l'époque fixée. C'était un parent du général Washington, et il obtint la liberté de Léon sur sa parole. Le prisonnier de guerre une fois libre était parti presque sans argent pour revenir auprès de sa famille et de sa fiancée, et après mille obstacles et des travers sans nombre sur la route, il arrivait à temps suivant ses souhaits.

Les traversiers s'étaient suffisamment reposés. Léon avait endossé un habit d'uniforme que son frère avait eu la précaution d'apporter; et ils s'embarquèrent dans le canot.

Le vent était tombé; la lune se levait brillante pour éclairer une belle nuit d'hiver, et les canotiers nageant avec vigueur, aux sons cadencés de leurs plus vives chansons, faisaient bondir la légère embarcation sous les coups précipités de leurs avirons.

Depuis plusieurs heures Virginie et Louise ne faisaient qu'un tour de chez madame Blondeau à la côte derrière Bonsecours. A chaque instant elles entraient dans l'église faire une courte prière pour leurs fiancés, et elles en sortaient de suite pour aller encore regarder

dans la direction de Lapraire. La neige tombait moins épaisse, et elles forçaient leurs yeux afin de distinguer le canot qui ne pouvait tarder à revenir. Une impatience fébrile agita Louise; à chaque instant elle croyait voir le canot et Léon; une exclamation de joie s'échappait de sa bouche. Un rayon de la lune intercepté par un nuage, et qui traçait une ligne noire sur le fleuve, un glaçon plus foncé que les autres, un plus large, frappaient-ils ses yeux, son cœur bondissait dans sa poitrine; mais quand elle reconnaissait son erreur, une larme sillonnait sa joue pâle, et elle repartait pour aller de nouveau prier dans l'église. M. Mainfroy était aussi sur la rive attendant son fils. En vain il joignait ses instances à celles de madame Blondeau pour faire rentrer les deux jeunes filles à la maison, rien ne pouvait les persuader de s'éloigner du bord du fleuve; Louise ne sentait ni le froid, ni la neige; elle voulait voir son Léon et le voir la première, et Virginie intéressée au bonheur de sa sœur, et inquiète aussi de Victor, ne la quittait pas. Cependant le canot n'était pas encore en vue; il était presque sept heures et l'angelus allait sonner. Les deux sœurs entrèrent dans l'église pour prier encore une fois avant que les portes fussent fermées; et jamais soupirs d'une âme plus tendre ne monterent au ciel. La cloche sonna l'angelus et les Dlle Blondeau sortirent de l'église pour aller jeter un dernier regard sur le fleuve. Il est parti au son de l'angelus, dit Louise, il va arriver de même, dit-elle. Oh! mon Dieu, que mon espoir ne soit pas déçu! Au même instant le son lointain d'un refrain de voyageur vint frapper son oreille: entendstu Virginie?... Virginie prêta l'oreille: oui, le son se rapproche, c'est la voix de Victor, Louise pâlit et serra le bras de sa sœur: la chanson avait cessé; elles n'entendirent plus que le frois des glaces qui se heurtaient, puis le bruit cadencé des avirons qui frappaient l'eau. Le cœur de Louise se glaça, et le désespoir allait s'imposer à son âme. Tout-à-coup une voix plus rapprochée, plus forte, domina le bruit des avirons, et vint frapper l'oreille de Louise; elle distingua la voix de Léon! c'est lui! c'est sa chanson, s'écria-t-elle, je l'entends, je ne puis me tromper, et elle s'élança pour se rapprocher

du bord de l'eau. Je reconnais aussi sa voix, dit Virginie; et elle suivit sa sœur avec un tresaillement indéfinissable. Deux torches allumées dans le canot jetaient des reflets vacillants sur les eaux blanches du fleuve, et faisaient scintiller les glaçons. Le canot était encore éloigné, mais il avançait rapidement et les deux capitaines debout, afin d'imprimer au canot ce balancement qui lui aide à traverser les glaces et les empêche de s'accumuler à la "pince," chantaient alternativement de toute leur force. Louise ne pouvait plus contenir sa joie; à chaque couplet que chantait Léon, son cœur battait convulsivement, et son émotion était si grande quelle se serait trouvée mal. Virginie l'entraîna pour annoncer à leur mère et à madame Mainfroy, qui était entrée chez madame Blondeau, que le canot approchait et que Victor revenait avec Léon. Elles partirent à la course. La maison de madame Blondeau était située à côté de Bonsecours. En y entrant Louise ne put dire qu'un mot: les voilà! Sa joie était trop vive; elle s'évanouit entre les bras de sa mère et de Virginie. Monsieur Mainfroy s'élança vers la rive où ses fils devaient aborder.

Une nombreuse société était réunie dans le salon de madame Blondeau. Elle accueillit la nouvelle avec acclamation, et pendant que les dames s'empressaient autour de Louise, les hommes s'étaient portés aux croisées qui donnaient sur le fleuve pour voir arriver le canot, qui touchait aux bords de glace. Plusieurs sortirent à la suite de monsieur Mainfroy, et attendaient sur la côte. Le canot approchait de plus en plus à travers la glace qui se brisait sous les avirons, et les mariners redoublaient d'efforts et de précautions pour arriver à bon port. Louise était revenue de son évanouissement. Dans l'excès de sa joie, elle l'exprimait en embrassant, les unes après les autres, toutes les dames qui, la pressant dans leurs bras, la félicitaient de son bonheur et du retour de Léon. Virginie respirait à peine et madame Blondeau leur mère, enfin heureuse, exprimait son allégresse de la manière la plus attendrissante. Louise reprit un peu de calme, et au milieu de la gaieté la plus bruyante, madame Blondeau fit signe aux musiciens de commencer. Les premiers sons de l'ar-

chet se faisaient à peine entendre, que cris douloureux s'élevèrent de la côte. La musique cessa; un stupeur glacée saisit toute la réunion. Les deux jeunes filles épouvantées s'élançèrent à la fenêtre, à moitié mortes. Il était impossible de rien distinguer; seulement on entendit la voix de monsieur Mainfroy qui s'écriait: Mon Dieu! aidez-moi! Les deux jeunes filles firent un cri de désespoir, et simultanément se jetèrent à genoux avec leur mère et madame Mainfroy. Elles seraient mortes d'effroi et de douleur si toutes les émotions qu'elles venaient d'éprouver ne les avaient empêchées d'éprouver ce dernier choc trop fortement: car la sensibilité a ses limites, et il arrive un moment où elle est émusée au point de pouvoir résister au choc le plus violent. La consternation était répandue sur tous les visages: l'épouvante et le désespoir succédaient à l'allégresse la plus vive.

On n'entendait plus sur la côte que des voix confuses. La foule courait vivement sur le bord de l'eau, et tout indiquait qu'un accident était arrivé aux capitaines Mainfroy.

En effet, au moment d'aborder, et comme Léon s'élançait déjà à terre, un glaçon avait frappé le canot et l'avait fait chavirer. Les hommes et les passagers avaient été précipités dans l'eau au milieu des glaces. Monsieur Mainfroy avec la rapidité de l'éclair, s'était jeté à la nage pour sauver ses enfants, en appelant à son aide ceux qui l'entouraient. C'était un spectacle effrayant: les malheureux luttaient en vain contre le courant si rapide autrefois en cet endroit. Ils étaient entraînés par les glaces qui roulaient sur leurs têtes, et échappaient à leurs mains glacées chaque fois qu'ils voulaient s'en faire un appui. La lune s'était effacée derrière d'épais nuages, et on avait peine à les distinguer lorsqu'ils revenaient sur l'eau; des cris plaintifs: au secours! je me noie! indiquaient seuls qu'ils vivaient encore. Monsieur Mainfroy faisait des efforts inouis pour arriver jusqu'à ses enfants resserrés, étouffés entre deux énormes glaçons. Enfin tous désespérant de les sauver, et de longs cris d'alarme retentissaient le long de la côte.

(A CONTINUER.)